

avons une démonstration du principe des homœopathes : *Similia similibus curantur*.

L'ostéite mercurielle du crâne est une affection très-commune; siégeant le plus ordinairement sur le frontal et sur les pariétaux, elle peut occuper aussi d'autres os. Cette inflammation attaque en général la table externe des os, et il est facile de la reconnaître à la sensibilité et au gonflement des parties correspondantes du cuir chevelu. Parfois, cependant, l'ostéite débute par la table interne, et alors ses allures sont bien autrement menaçantes, car elle peut compromettre et la dure-mère et le tissu cérébral sous-jacent. Alors aussi on méconnaît fréquemment la véritable nature de l'affection, et on la confond avec l'un quelconque des états morbides qui déterminent de la céphalalgie. Cette erreur est grave, je dirai plus, elle est fatale : si le médecin ne sait pas à quoi il a affaire, il n'instituera pas le traitement convenable, et le malade sera la victime de cette méprise. Je sais toutes les difficultés que présente ici le diagnostic; cependant, si l'on accorde une attention suffisante aux antécédents, on pourra le plus souvent s'en tirer à son honneur. Si un individu déjà atteint d'ostéite sur d'autres points du squelette est affecté d'une céphalée nocturne, si cette douleur s'élance en rayonnant d'un point fixe dans diverses directions, alors, même en l'absence de toute sensibilité sur le cuir chevelu, nous pouvons conclure avec certitude qu'il s'agit d'une ostéite crânienne. Dans les cas de ce genre, la percussion m'a souvent été d'un grand secours. Je place un de mes doigts sur la tête du malade, et je frappe dessus fortement avec les doigts de l'autre main. S'il existe une ostéite interne, chaque coup détermine dans la cavité encéphalique une douleur toute particulière, qui est d'autant plus intense que la percussion a été pratiquée plus près du point enflammé.

Vous avez vu dans nos salles quelques malades qui étaient tourmentés par une céphalalgie violente, et chez lesquels le cuir chevelu ne présentait aucune sensibilité; vous avez pu constater en même temps et l'impuissance de tous les moyens de traitement que l'on emploie d'ordinaire contre la douleur de tête, et le succès d'une thérapeutique rationnelle fondée sur un diagnostic exact. Cette céphalée, qui ne le cède à aucune autre en sévérité, qui prive le patient de tout sommeil, qui occupe fréquemment un seul côté de la tête et présente des exacerbations à certaines heures, est souvent prise pour une hémicrânie nerveuse, et on la traite par les préparations de fer.

Lorsque l'ostéite a attaqué tout d'abord la table externe du crâne,

elle se propage rarement de dehors en dedans; cependant quelques faits démontrent qu'elle peut suivre cette marche funeste. C'est ce qui a eu lieu, par exemple, chez Mary Wilkinson, qui est entrée dans notre service le 21 octobre. Chez elle, le cuir chevelu était excessivement douloureux; il était en outre épaissi et œdémateux sur un point. Les artères de ce côté étaient dilatées, et elles présentaient des pulsations exagérées. Le 27, la céphalalgie s'était accrue, et la malade tomba dans un coma profond; les pupilles dilatées étaient insensibles à la lumière, les extrémités étaient froides, le pouls était à peine perceptible. Par bonheur, le mercure que nous avons fait prendre à cette malade, les jours précédents, commença à faire sentir son action sur la bouche; le calomel à hautes doses et une vésication énergique achevèrent la guérison.

Un tel succès, messieurs, est chose rare. — L'ostéite est également très-dangereuse lorsqu'elle occupe l'orbite ou les portions adjacentes du frontal. Elle est très-obscurc lorsqu'elle siège à la base du crâne.

L'ostéite mercurielle attaque très-souvent les vertèbres cervicales; elle est comparativement rare dans la région dorsale, et se montre un peu plus commune dans la région lombaire, sans présenter toutefois la même fréquence qu'au cou. J'ai cependant observé quelques malades chez lesquels toutes les vertèbres dorsales paraissaient affectées; les mouvements et la pression y causaient d'abominables douleurs. Je vous ferai remarquer à ce sujet que les pathologistes n'ont pas accordé jusqu'ici une attention suffisante à cette espèce de névralgie, qui reconnaît pour cause l'inflammation des nerfs ou de leurs gâines par extension de la phlegmasie des canaux osseux qu'ils traversent.

Quoi qu'il en soit, on ne peut élever aucun doute sur la justesse de cette proposition : l'abus ou même l'usage du mercure crée une prédisposition à l'ostéite; on voit alors cette affection se développer sous l'influence du froid ou de l'humidité, surtout si ces causes occasionnelles agissent sur un individu fatigué ou épuisé par les excès. Par suite de ce mode de développement, on a qualifié de mercurielle cette variété d'ostéite; mais nous devons prendre garde de nous en laisser imposer par cette désignation; quelque étrange, en effet, que puisse être ce fait, il n'en est pas moins vrai que cette ostéite guérit souvent avec rapidité sous l'influence du mercure. Ajoutons toutefois que ce succès n'est que momentané, et qu'il est acheté bien cher; car ce traitement laisse le malade toujours plus exposé aux récidives, et au bout d'un certain temps le mercure devient complètement impuissant.

Nous avons en ce moment, dans notre service, deux malades atteints de syphilis, un homme et une femme. L'histoire de ces deux individus ne présente aucune particularité qui ne se retrouve dans tous les faits du même genre; et cependant je crois devoir m'en occuper quelques instants avec vous, car c'est par l'étude des cas particuliers bien plutôt que par les préceptes consignés dans les livres, que vous arriverez à traiter convenablement cette maladie obscure, véritable protéée qui se présente aux yeux du médecin sous mille formes diverses.

Il n'y a pas plus d'un an que la femme qui est actuellement dans nos salles a été infectée. Nous ne savons pas au juste quels ont été les accidents primitifs; cependant, d'après la description qu'elle nous a faite, nous pouvons penser qu'elle a été atteinte d'un chancre véritable. Quelque temps après, elle a été prise de mal de gorge, de douleurs articulaires, et il lui est survenu une éruption; ces accidents l'ont amenée dans cet hôpital il y a dix mois environ, et lorsqu'elle est sortie, elle paraissait guérie. Mais, au bout de quelques semaines, de nouvelles manifestations morbides ont apparu, et jusqu'à ce jour cette femme a constamment ressenti les atteintes de la maladie. Trois points doivent fixer votre attention: premièrement, le retour d'accidents syphilitiques après un traitement hydrargyrique: cette malade avait été soumise à la salivation mercurielle lors de son premier séjour à l'hôpital; deuxièmement, l'existence d'une cachexie syphilitique légère: cette femme est pâle et amaigrie; troisièmement, la lenteur de la marche de la maladie: elle ne se révèle encore aujourd'hui que par quelques taches sur la peau, quelques douleurs dans les jambes, un peu de gonflement du périoste et une arthrite légère.

Je me propose de déterminer chez cette femme une nouvelle salivation, et je la maintiendrai quelque temps. Si j'en vois la nécessité, je donnerai en même temps de la décoction de salsepareille, sans en limiter la quantité. Avec ce traitement, vous verrez l'éruption s'effacer, les douleurs et le gonflement périostiques disparaître, et l'état général devenir plus satisfaisant. Je fais prendre à notre malade, trois fois par jour, 3 grains de pilules bleues et un demi-grain (3 centigrammes) de calomel; ces doses suffisent le plus souvent pour produire la saturation mercurielle chez les femmes. Je ne doute point que nous n'obtenions une guérison rapide, et que cette malade ne recouvre une santé parfaite. L'insuccès du premier traitement mercuriel n'est point une contre-indication, car, cette femme ne fût-elle pas syphilitique, le mercure

serait encore le meilleur moyen de la débarrasser de son affection cutanée et de sa périostite.

L'autre malade, John Kelly, nous présente une éruption de taches rouges et squameuses. Généralisée sur le tronc et les extrémités, cette affection offre la plus grande ressemblance avec le psoriasis. Comme beaucoup d'autres individus, cet homme prétend n'avoir pas contracté de syphilis récente; il affirme imperturbablement que, depuis quelques années déjà, il ne s'est pas exposé à l'infection. Vous rencontrerez journellement des faits analogues; les malades font tout ce qu'ils peuvent pour cacher la vérité, et leurs mensonges viennent compliquer encore une question qui est déjà suffisamment obscure par elle-même. Dans le cas actuel, le virus semble avoir limité ses effets à la surface cutanée; la gorge, les articulations et le périoste n'ont point été touchés. L'éruption couvre presque toute la surface du corps; elle a paru depuis deux mois, et elle a été précédée de symptômes fébriles et de douleurs dans les grandes articulations. Au point de vue du traitement, ce fait n'est pas sans intérêt. L'état général de cet homme est excellent, les forces sont conservées, la circulation est active; aussi j'ai commencé par le faire saigner, et je l'ai mis pendant huit ou neuf jours aux antimoniaux et à un régime très-léger. Je savais qu'après ce traitement préliminaire l'action du mercure serait beaucoup plus rapide, et mon attente n'a point été trompée: dès le second jour, la bouche était affectée. Mais, messieurs, j'avais dépassé le but, l'influence mercurielle se montrait beaucoup plus tôt que je ne l'avais désiré. J'avais ordonné à cet homme de prendre trois fois par jour 3 grains de pilules bleues (18 centigrammes) (1) et un demi-grain de calomel, et voilà que la salivation apparaît le second jour, avant qu'il ait pris 6 pilules. Or, sachez-le bien, lorsque le mercure impressionne l'économie avec une telle promptitude, il ne produit pas d'aussi bons

(1) Les pilules bleues anglaises (pilules de mercure, *pilulae caeruleae*) ont la composition suivante:

℞ Mercure	8 grammes.
Conserve de roses	12
Poudre de réglisse	4

Broyez le mercure avec la confection, jusqu'à extinction, puis ajoutez la réglisse, et mêlez le tout jusqu'à parfaite incorporation.

Il ne faut pas confondre ces pilules bleues anglaises avec les pilules bleues alle-

effets que lorsqu'il fait sentir son influence avec plus de lenteur et de régularité. Ce médicament ne donne jamais de meilleurs résultats que lorsqu'il a une action progressive et proportionnelle à la quantité qui a été administrée. Aussi regardons-nous toujours comme une circonstance fâcheuse l'apparition d'une salivation subite et abondante, après l'absorption d'une très-petite dose de mercure. Cette anomalie dérangent nos calculs et entrave notre traitement ultérieur. Chez notre malade, je vous l'ai dit, nous avons eu la preuve que nous avons été trop vite ; il fallait donc ralentir, mais non suspendre le traitement. Dans ce but, nous nous sommes borné à faire prendre tous les deux soirs 3 grains de pilules bleues et un demi-grain de calomel. Nous avons entretenu ainsi une salivation légère, et nous avons pu constater bientôt une amélioration notable. Aujourd'hui l'éruption tend à s'effacer rapidement, et c'est précisément sur ce point que je veux appeler votre attention. Quels sont les signes qui indiquent l'évolution rétrograde d'une éruption de cette espèce? Quel doit être notre critérium pour juger les résultats du traitement?

Lorsque les téguments sont sur le point de revenir à leurs conditions normales, trois signes nous permettent de le reconnaître : 1^o la teinte cuivrée ou rouge vif de l'éruption commence à pâlir ; 2^o la chaleur des parties devient moins considérable ; 3^o la sécrétion anormale de l'épiderme cesse, et les petites écailles qui recouvrent les taches diminuent de quantité. Dans ces affections, les portions de peau qui sont le siège de l'éruption sont extrêmement vascularisées, et la sécrétion épidermique se fait avec une activité morbide ; de là la desquamation incessante qui a lieu à la surface des taches. Vous ne devez donc pas vous contenter des indications fournies par la couleur de l'éruption ; il vous faut aussi tenir compte de l'abondance des squames ; vous pouvez en juger par la simple vue, ou bien en passant votre doigt sur la surface affectée. En résumé, la décoloration et l'affaissement des taches, la disparition graduelle des écailles épidermiques, tels sont les caractères qui vous permettent de reconnaître la période régressive

mandes, dont la composition est absolument différente ; je crois devoir donner ici la formule de ces pilules d'après la *Pharmacopée* de Swediaur :

℞ Sulfate de cuivre ammoniacal.	40 centigrammes.
Mie de pain.	3 grammes.
Carbonate d'ammoniaque liquide.	q. s.

Mélez, et f. s. a. 18 pilules.

(Note du TRAD.)

d'une éruption syphilitique. La teinte anormale de la peau est le dernier symptôme qui disparaît, et, en général, le traitement doit être suspendu longtemps avant que les téguments aient repris leur couleur naturelle. Si vous vous entêtiez à donner du mercure jusqu'à ce moment-là, ce serait en pure perte, souvent même vous pourriez nuire grandement à votre malade. N'oubliez donc pas que la peau conserve une teinte d'un brun sale longtemps après la guérison.

Dans une précédente leçon, je vous ai dit que, malgré le nombre immense de faits qui ont été cités en faveur du traitement de la syphilis sans mercure, cette question divise encore les médecins les plus distingués ; mais, au moins, les rapports des chirurgiens militaires nous ont appris que les mercuriaux ne sont plus administrés aujourd'hui d'après la méthode empirique et barbare de nos prédécesseurs. On ne voit plus les médecins soumettre des individus délicats ou scrofuleux à un traitement mercuriel épuisant, et cela pour la moindre ulcération ; on sait maintenant que, pendant la période des accidents primitifs, on peut arriver à une guérison parfaite, bien qu'on ne donne pas de mercure, ou qu'on le donne seulement comme altérant ; cette opinion me paraît gagner tous les jours du terrain. Mais, messieurs, songez-y bien, elle n'est applicable que dans les cas où la maladie est traitée dès son début, et elle cesse de l'être si on a laissé marcher les accidents pendant des semaines entières. Je le répète, le chancre légitime, s'il est soigné convenablement dès le premier jour, peut guérir sans mercure. Il y avait certainement quelques individus atteints de chancre vrai parmi les malades du docteur Roe, et cependant, sur la totalité, on n'a observé qu'un cas d'accidents secondaires : c'était chez un homme de très-mauvaise santé et qui avait un bubon longtemps avant son entrée à l'hôpital (1). Mais, demanderez-vous sans doute, est-il possible de guérir les accidents secondaires sans mercure? Beaucoup d'auteurs répondent ici par la négative. Suivant eux, lorsqu'on a négligé de faire prendre du mercure à un malade ainsi affecté, l'amélioration qu'on

(1) Ce passage semblerait indiquer que lorsque Graves parle de la guérison des chancres, il n'entend pas seulement par là la cicatrisation de l'ulcère primitif, mais aussi l'absence des accidents secondaires. S'il en était ainsi, les faits qu'il rapporte comme exemples de guérison de chancres seraient, comme il le prétend, des exemples de guérison de la syphilis. Mais toutes ces descriptions sont si éloignées de la précision et de la netteté scientifiques, qu'elles n'ont en réalité que bien peu de valeur.

(Note du TRAD.)

obtient n'est que temporaire, et les accidents se reproduisent sans cesse jusqu'à ce qu'enfin la maladie ruine complètement la constitution, et détruit à jamais la santé. Je n'ai qu'une chose à répondre : j'ai vu plusieurs malades, atteints d'une syphilis secondaire aussi évidente que possible, guérir parfaitement bien sans mercure. Je me rappelle, entre autres, un fait qui s'est passé dans cet hôpital il y a dix ou douze ans. Un malade était entré dans mon service avec une affection papuleuse qui avait apparu six semaines après le chancre primitif. Pour ne laisser aucun doute sur la justesse du diagnostic, je fis voir cet homme à feu M. Hewson, dont l'habileté et l'expérience en pareille matière étaient connues de tous. Il déclara que ce malade était bien et dûment atteint de syphilis, et qu'il ne pourrait guérir sans mercure. Comme il n'y avait pas péril en la demeure, je pensai que la chose valait la peine d'être expérimentée, et je traitai cet homme par les purgatifs et les antimoniaux ; puis je lui fis prendre des altérants végétaux et de l'acide nitrique. J'obtins ainsi une guérison parfaite, et j'eus soin de garder longtemps encore cet individu dans mes salles, afin de m'assurer qu'il ne survenait pas de récidive. Aucun accident ne parut, et M. Hewson fut profondément surpris de ce résultat inattendu ; il ne comprenait pas que ce malade eût pu guérir sans prendre de mercure ; du reste, son opinion avait été partagée par les autres chirurgiens de Meath Hospital. Ce fait, messieurs, a produit sur moi une impression profonde. Depuis lors j'en ai observé quelques autres semblables, et je conçois fort bien que l'on soutienne la curabilité de la syphilis sans mercure, car je suis convaincu qu'il y a quelque chose de vrai dans cette doctrine. D'un autre côté, je dois reconnaître que, dans certains cas semblables à ceux qu'a décrits M. Colles, la guérison ne peut être obtenue sans traitement mercuriel. J'ai donné des soins, il y a quelques années, à un jeune homme d'excellente constitution, qui était affecté d'un chancre depuis trois semaines ou même davantage. Or, toutes les fois que les accidents ont été ainsi abandonnés à eux-mêmes pendant un certain temps, vous ne devez pas trop compter sur le succès du traitement simple ; lorsque les choses sont négligées dès leur début, les symptômes secondaires surviennent avec une grande facilité. Je traitai mon malade par les purgatifs, les antimoniaux, le repos, et je le soumis à un régime très-léger. Les choses semblèrent tout d'abord aller au mieux, et il ne survint pas de bubons ; mais, au bout de cinq ou six semaines, ce jeune homme fut pris de fièvre, de douleurs vives dans les articulations, et, deux jours plus tard, il avait une éruption syphi-

litique et il souffrait de la gorge. Nous avons observé chez lui tous les symptômes de la fièvre exanthématique syphilitique, et nous ne pouvions nous méprendre sur la nature des taches qui recouvraient son corps : ce n'étaient ni des papules, ni des pustules, ni des tubercules ; c'étaient de véritables taches syphilitiques qui présentaient une desquamation farineuse. Je fis prendre au malade du tartre stibié, puis des altérants végétaux, et une amélioration survint, qui dura quinze jours ou trois semaines ; mais alors je vis apparaître une autre éruption qui fut précédée, comme la première, de douleurs et de fièvre. Le traitement sans mercure fut institué de nouveau, et il nous donna encore un succès momentané ; l'éruption s'effaçait, les accidents du côté de la gorge disparaissaient. Sur ces entrefaites, ce jeune homme alla demeurer à la campagne pour respirer un air meilleur ; là les mêmes accidents se reproduisirent plus violents encore que par le passé, car il s'y joignit de la périostite, et des nodus se formèrent ; en même temps, le malade commença à maigrir et à perdre ses forces. Je lui prescrivis alors du calomel et des onctions mercurielles jusqu'à production de la salivation. Tous les symptômes cédèrent peu à peu, et il n'y a pas eu de récidive. Or, remarquez que, chez ce jeune homme, on avait scrupuleusement rempli toutes les conditions qui pouvaient assurer le succès du traitement anhydrargyrique. La constitution du malade était d'ailleurs excellente ; elle n'était point entachée de scrofules, et néanmoins le virus syphilitique la minait sourdement, et la maladie, loin de s'user avec le temps, prenait de jour en jour de nouvelles forces ; en fait, elle présentait une marche si inquiétante, qu'il eût été imprudent de différer plus longtemps l'administration du mercure. Une salivation légère, qui a été maintenue pendant six semaines, a assuré une guérison complète et définitive.

Quelle conclusion devons-nous tirer de tous ces faits ? Je n'en vois qu'une seule de raisonnable, et je pense qu'elle doit être celle de tous les hommes sensés : dans bon nombre de cas, la syphilis peut être guérie sans mercure, mais il en est d'autres dans lesquels le traitement mercuriel est indispensable.

Dans les deux faits que je viens de vous rapporter, les résultats ont été très-différents. Notre premier malade avait été jugé atteint de syphilis vraie par les chirurgiens les plus distingués, et tous avaient décidé d'un commun accord qu'on ne pouvait le guérir sans mercure ; le traitement anhydrargyrique fut suivi d'une guérison rapide et définitive. Le second malade vous eût paru réunir toutes les conditions

favorables pour le traitement simple, et cependant l'événement a complètement trompé notre attente : les accidents se sont reproduits coup sur coup, et ils n'ont cédé qu'à la mercurialisation. Jugez par là, messieurs, combien il importe d'éviter les opinions exclusives, et combien il est difficile de formuler une conclusion générale sur la question du traitement de la syphilis.

Pour moi, voici ce que mon expérience m'a appris sur ce sujet : un grand nombre de cas de syphilis, — je dirai même, pour les accidents primitifs, la grande majorité des cas, — peuvent être guéris sans mercure, s'ils sont traités convenablement dès le début (1).

Lorsque les chancres existent depuis quelque temps déjà, les accidents secondaires sont beaucoup plus à craindre, et le mercure peut alors devenir nécessaire; mais il faut en user modérément et avec une certaine réserve. Si je m'en tenais ici à mon appréciation personnelle, je vous dirais qu'en thèse générale je préfère le traitement non mercuriel pour les chancres primitifs, surtout lorsque je les vois dès le début et que j'ai affaire à des individus délicats ou scrofuleux. Je crois tout au moins que, dans bon nombre de cas, vous ne nuirez aucunement à vos malades en essayant de guérir leurs chancres sans mercure. Si, après cela, vous voyez se développer les accidents secondaires, vous avez toujours la ressource du traitement mercuriel; il sera même d'autant plus efficace qu'il s'adressera à des constitutions encore intactes. Le médecin prudent et sage ne peut être ni mercuriste ni antimercuriste; il agit toujours selon les indications et les exigences particulières de chaque cas, et pour instituer son traitement, il prend en considération la forme et la marche de la maladie, ainsi que l'état général de son malade. Si les chancres sont indolents, l'application du nitrate d'argent au début, le repos, un régime doux, quelques laxatifs, et, s'il le faut, les altérants végétaux amèneront la guérison. S'il y a des symptômes inflammatoires très-prononcés, il faut recourir tout d'abord à un traitement antiphlogistique énergique, et différer les cautérisations jusqu'au moment où les accidents phlegmasiques auront cédé.

Toutes les fois que vous serez appelés à soigner un chancre dans sa période initiale, essayez du traitement antiphlogistique; si vous constatez quelque amélioration, persistez dans cette voie. Si les accidents

(1) Il est universellement admis aujourd'hui que les accidents primitifs (chancres) guérissent sans mercure; mais cela ne prouve rien pour la guérison de la syphilis.

(Note du TRAD.)

ne s'amendent pas, essayez du mercure, mais mettez-y une grande réserve; chez certains sujets, vous ne sauriez avoir trop de prudence à cet égard. Les conséquences lamentables qu'entraîne l'usage immodéré des mercuriaux ont été souvent signalées, mais toutes les descriptions restent au-dessous de la réalité; l'abus de ce médicament est un opprobre pour la médecine.

Vous connaissez peut-être l'*Histoire générale des pirates* de Johnson. Cet ouvrage curieux a été publié en 1725, et sir Walter Scott y a puisé quelques-uns de ses meilleurs tableaux de la vie maritime. Or, il y a dans ce livre un passage qui nous fait connaître combien était grand, à cette époque, l'abus du mercure, et qui nous montre en même temps que déjà alors on savait que ce médicament n'est point indispensable pour la guérison de la syphilis. Voici ce que nous dit l'auteur en parlant des Brésiliens : « La plupart des individus (hommes et femmes) sont atteints d'affections vénériennes; mais ils n'ont recours à aucun médecin pour guérir ou pour pallier ces accidents. Le seul homme qui s'occupe de les soigner est un prêtre irlandais, qui n'a d'autre médicament que deux ou trois simples. C'est avec ces plantes, dont l'action est secondée par la salubrité de l'air et par une diète légère, que les habitants triomphent de la maladie, et s'il en est peu qui échappent aux ennuis d'un écoulement ou d'une éruption, il n'en est pas un, du moins, qui soit précipité dans cet abîme de maux dans lequel le mercure a déjà plongé tant de victimes. »

Qui pourrait lire, sans être frappé de terreur, le récit des tortures que faisaient subir nos prédécesseurs aux malheureux syphilitiques : salivation prolongée, exostoses persistantes, caries et nécroses, émaciation profonde, fièvre hectique, phthisie rapide ou lente, mais constamment mortelle ! Des centaines de malades, dont les accidents primitifs eussent pu guérir sans un atome de mercure, ont vu ainsi leur santé s'altérer peu à peu sous l'influence d'un traitement impitoyable, jusqu'à ce qu'enfin la scrofule ait apparue dans toute sa puissance, traînant après elle sa suivante ordinaire, la phthisie tuberculeuse.

Grâce aux efforts et aux travaux des chirurgiens militaires, nous ne voyons plus aujourd'hui ces épouvantables abus, nous ne voyons plus les médecins conspirer ainsi contre la vie de leurs semblables. La pratique médicale anglaise a considérablement gagné sous ce rapport, mais néanmoins beaucoup reste encore à faire pour que le traitement de la syphilis soit définitivement établi sur une base solide et sur des données